

# SYNTHÈSE

---

**Perspective intersectionnelle  
des rapports de pouvoirs et de  
domination dans les arts de la scène  
en Belgique francophone**



**POU  
VO  
IR  
S** & **D  
ÉR  
IVÉS**

**IV** 25 · 26 · 27  
novembre  
2021

Dans l'idée de contribuer à construire un secteur plus égalitaire, le cycle de réflexion *Pouvoirs & Dérives* propose à toutes les professionnel·les des arts de la scène de se rassembler pour échanger autour de nos expériences et pratiques. Depuis 2018, trois éditions thématiques ont été proposées à la Bellone à Bruxelles, réunissant des centaines de participant·es du secteur : artistes de toutes les disciplines, administrateur·rices de compagnies, représentant·es d'institutions et opérateurs culturels mais aussi du monde politique. La première édition visait à aborder la question des abus de pouvoir sous l'angle de la gouvernance et du management des équipes des lieux de création et de représentation. Les échanges ont permis de proposer des recommandations au sein d'un guide pratique à l'usage des opérateur·rices subventionné·es par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

La deuxième édition avait pour objet d'analyser la situation des relations de pouvoir et d'abus au sein des écoles supérieures d'art, d'explorer les outils et moyens existants ou potentiels visant à faire de ces institutions des lieux de prévention et d'inclusion. La troisième édition s'est construite sous l'angle de la parité dans les arts de la scène, analysant les données chiffrées témoignant d'un secteur culturel très inégalitaire entre les hommes et les femmes, et amorçant des pistes concrètes pour favoriser une égalité de genre.

Pour la quatrième édition de *Pouvoirs & Dérives*, les organisatrices ont souhaité aborder les rapports de pouvoir dans les arts de la scène sous le prisme intersectionnel qui permet une lecture transversale et sans hiérarchisation des systèmes de domination (racisme, colonialisme, classisme, sexisme, validisme, hétéronormativité...).

Tout au long du cycle, les rencontres et interventions ont donné à entendre une multiplicité de voix et de pratiques. La programmation incluait également des performances et projections de courts-métrages qui sont venues ponctuer les différents moments de chacune des journées, offrant au public des visions esthétiques et poétiques incarnées.

*Pouvoirs & Dérives* est une initiative de Jessica Gazon, Isabelle Jans, Mylène Lauzon, Cora-Line Lefèvre et Pauline Rauzy.

Les questions raciales concernent toutes et tous, et il est de la responsabilité de chacun·e de se positionner. Les instigatrices du cycle, conscientes d'une certaine homogénéité dans leur groupe et des limites de leurs expériences vécues, ont cherché à trouver la manière la plus juste de penser cette édition par rapport à la problématique abordée.

Lucile Saada Choquet et Ichraf Nasri ont été invitées à programmer l'édition 2021. Lucile Saada Choquet est une femme noire adoptée et performeuse décoloniale. Ichraf Nasri est une femme queer racisée, artiste féministe intersectionnelle. Elle a été accueillie par Café Congo, en partenariat avec XENO asbl.

Cette synthèse a été rédigée<sup>1</sup>, ou plutôt assemblée, par Valentine Bonomo<sup>2</sup>, à partir des propos des intervenant·es, puis a fait l'objet d'une relecture collective ; l'objectif étant de mettre en avant certains points d'entrée, clés de compréhension, ou encore leviers pour l'action, en regard des problématiques intersectionnelles telles qu'elles se manifestent dans le champ de la culture. Cette synthèse ne saurait être le reflet exact des propos tenus, des expériences vécues, des points de vue et sensibilités exposées, mais elle espère être un outil relayable et à relayer pour contribuer modestement, mais avec détermination, à une amélioration des relations humaines au sein du secteur culturel, et au-delà.

---

1 Ce texte adopte les normes de l'orthographe réformée et fournit tous les efforts possibles pour, à défaut d'être tout à fait inclusif, mettre à mal les frontières du genre.

2 Valentine Bonomo est autrice, éditrice indépendante et écrivaine publique. Née dans une autre langue et sur un autre continent, elle a grandi et fait des études supérieures en langue française. Elle bénéficie des privilèges de sa peau blanche, résultat du croisement des multiples trajectoires et déplacements de sa famille. Elle vit depuis 35 ans dans un corps identifié sans ambiguïté comme féminin et n'est pas hétérosexuelle.

# TABLE DES MATIÈRES



## I. « PERSPECTIVE INTERSECTIONNELLE » : SITUATION, POINTS DE VUE ET REPRÉSENTATIONS

- 1.1. Aux sources concrètes du concept d'intersectionnalité
- 1.2. Des corps et des regards – construction et déconstructions sexistes et racistes dans les pratiques artistiques

## II. AMÉNAGER LES MOTS ET LES ESPACES AU SERVICE DE LA TRANSFORMATION

- 2.1. Des espaces *safe* : mythe et mise en œuvre
- 2.2. Rencontres en non-mixité choisie
- 2.3. Racisé·e ou racialisé·e, allié·e ou complice : quel mot pour quel engagement ?
- 2.4. Responsabilité et pédagogie

## III. INCLUSION ET RECONNAISSANCE : QUI PEUT EN ÊTRE ? FAUT-IL EN ÊTRE ?

- 3.1. L'institution et la pratique du refus
- 3.2. Éloge de la vulnérabilité
- 3.3. Quel mot pour quelle mobilisation ?

## CONCLUSION

## QUELQUES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

## ANNEXES

1. Programme complet
2. Bio de l'équipe Pouvoirs & Dérives 2021
3. Présentation de Café Congo et du collectif Xeno
4. Liste des films proposés par Xeno
5. Bibliographies et textes proposés pour l'arpentage
6. Présentation et extraits de « Moi et la suprématie Blanche » de Layla F Saad

# I. « PERSPECTIVE INTERSECTIONNELLE » : SITUATION, POINTS DE VUE ET REPRÉSENTATIONS

*Qu'est-ce que l'intersectionnalité ? Qui peut se revendiquer de l'intersectionnalité ? Comment privilégier un savoir réflexif et situé ? Comment transmettre et s'inscrire précisément dans l'histoire des luttes pour avancer et respecter les subjectivités ? Quels regards construisent quelles réalités ? Qu'est-ce que le blanchiment dans le domaine de la culture ?*

## 1.1. Aux sources concrètes du concept d'intersectionnalité

« Les institutions blanches prennent soit nos expressions (nos vies) sans nos corps, soit elles prennent nos corps sans nos expressions (vies) ».

Véronique Glette-Gakuba, citant la chercheuse Emma Lee Amposah.

Dans pratiquement toutes les propositions du cycle *Pouvoirs & Dérives IV*, il est apparu à quel point les mots, les expressions que l'on utilise, invente, détourne, modifie, s'approprie, sont déterminants pour mettre en lumière des réalités, pour pouvoir décrire et rassembler autant que séparer et spécifier. Les mots sont des outils pour (se) définir, (se) reconnaître et agir. Les mots ont une histoire, et l'impact de leur utilisation varie en fonction du contexte d'énonciation. C'est pourquoi il est si important de revenir sur, questionner les mots et les expressions qui sont employées ou que l'on utilise. C'est pourquoi il est indispensable de retracer la généalogie des mots et des concepts qui sont au cœur des luttes et des solidarités.

Ainsi, le premier d'entre eux, sous le prisme duquel fut pensée cette édition de *Pouvoirs & Dérives : l'intersectionnalité*.

Lors de son intervention, Véronique Glette-Gakuba, chercheuse en sociologie au Centre de recherche MÉTICES de l'ULB (Migrations, Espaces, Travail, Institution, Citoyenneté, Épistémologie, Santé), est revenue sur la nécessité de connaître, reconnaître et garder toujours à l'esprit le contexte précis de la manière dont ce mot a surgi dans le champ des luttes antiracistes et féministes, au-delà de la simple définition, pour éviter que le concept soit partiellement vidé de sa puissance politique et analytique.

L'intersectionnalité est le plus souvent définie comme un concept, un outil d'analyse qui vise à appréhender les rapports de pouvoir et de domination en considérant les effets structurels de différents systèmes de domination (de race, de classe, de genre) qui opèrent en s'imbriquant. Ainsi, nos positions respectives et celles des différents groupes sociaux auxquels nous appartenons sont analysées entre ces trois matrices de pouvoir. Mais selon Véronique Glette-Gakuba, se contenter de cette définition pose problème parce qu'elle est abstraite : le sujet qui parle en est absent et donne l'impression que ce terme peut être approprié par tout le monde et en toutes circonstances. Or, rappeler les origines de ce terme, non pas pour faire référence à un lointain arrière-plan historique, mais pour en faire de manière précise la généalogie, permet de limiter le champ de son application, en évitant la possibilité d'une appropriation fallacieuse car sélective, et ainsi lutter contre un processus de blanchiment du concept d'intersectionnalité. Le *blanchiment de l'intersectionnalité* a pour conséquence une mise en danger des subjectivités noires et des modes d'analyse, expériences et savoirs spécifiques qui peuvent et doivent émerger de ces subjectivités.

Le concept d'intersectionnalité est attribué à Kimberlé Crenshaw, chercheuse afro-étasunienne dans le domaine du droit. Les questions qu'il soulève s'inscrivent néanmoins dans la continuité de la réflexion du féminisme noir autour des « oppressions simultanées », mises en avant dès le début du XX<sup>e</sup> siècle par le Combahee River Collective (collectif lesbien, engagé notamment contre le racisme des féministes blanches). Kimberlé Crenshaw fait surgir ce concept dans le cadre très spécifique des catégories du droit qui limitent les possibilités de recours à la justice pour les femmes noires : la reconnaissance des discriminations sexistes subies est délimitée par l'expérience des *femmes blanches* tandis que la reconnaissance des discriminations raciales est délimitée par l'expérience des *hommes noirs*. Les *femmes noires* forment une catégorie à l'intersection, oubliée. D'un côté, elles sont exclues de la catégorie même de « femme », des normes de la féminité ; de l'autre côté, elles subissent des processus de délégitimation du rôle politique qu'elles occupent pourtant. Leur position à l'intersection n'est donc pas une abstraction. Elle conduit à des problèmes spécifiques et concrets. Ainsi, on ne peut réduire l'intersectionnalité à la notion de « discriminations croisées » qui souligne la position au croisement de plusieurs problèmes politiques comme le racisme anti-asiatique et le covid ou le covid et l'homophobie.

En exemple, Véronique Clette-Gakuba cite la secrétaire d'État Sarah Schlitz qui souhaite mener une politique « *gender mainstreaming* », autrement dit qui veut définir les politiques publiques en intégrant systématiquement la problématique de l'inégalité entre homme et femme dans une approche soi-disant intersectionnelle. Mais ici l'intersectionnalité en vient à désigner la diversité des identités de genre, plutôt que cette imbrication, diversité et identité, spécificité. Derrière cette approche se cache un féminisme universel non assumé qui ne pense pas la race comme une donnée structurante. Cette subordination de la race (transformée en identité/diversité) est une tentative de rallier des femmes racisées/minoritaires (celles qui seraient au croisement) vers un mouvement féministe blanc/abstrait. Or les réflexions analytiques et politiques des féministes noires n'ont pas émergé dans l'abstrait.

L'intersectionnalité produit un savoir situé qui naît dans la lutte, insiste enfin Véronique Clette-Gakuba. Au contraire, interroger les questions de race depuis une position majoritaire (*le blanchiment de l'intersectionnalité*), sous le régime de la généralité, occultant les propres coordonnées de celui qui parle fait que la blanchité redevient une norme tacite et centrale, celle qui va centraliser les moyens financiers et dont vont émaner les prises de décision institutionnelles. Aller contre la blanchité ce n'est pas juste faire le décompte de ses privilèges mais également avoir une attitude réflexive face à ses propres outils cognitifs et sa propre situation. L'approche située exige de penser sa position, l'origine de son point de vue et la manière dont on participe à la perpétuation des rapports de pouvoir fondés sur la race : ne pas se penser uniquement comme cible du pouvoir mais aussi comme relais du pouvoir.

#### **Point de vue et auto situation.**

La théorie du point de vue implique que toute épistémologie<sup>3</sup>, tout savoir, toute expérience provient d'une position sociale. Notre savoir est toujours situé, de façon matérielle, mais aussi culturelle, idéale, etc. Ainsi, la philosophe Petra Van Brabant a rappelé comme depuis ce principe, la pratique de l'autosituation est une pratique féministe qui consiste dans le fait d'analyser pour soi et d'énoncer la perspective depuis laquelle on parle. S'autosituer est nécessaire pour permettre, peut-être, de détecter les angles morts de notre pensée ou créer une occasion pour que quelqu'un-e ait la générosité ou la possibilité de nous les faire remarquer. Néanmoins, il convient aussi de rappeler qu'avoir le choix de s'autosituer est un privilège qui n'est pas accordé à tout le monde, puisque cette situation implique certaines conditions de confort (comme la possibilité de cacher certains traits de son histoire, par exemple son origine sociale) et de sécurité (ne pas s'autosituer peut être en effet une stratégie de protection de soi).

## 1.2. Des corps et des regards – construction et déconstructions sexistes et racistes dans les pratiques artistiques

« J'aime à me dire que lorsqu'on commence à éprouver le besoin de mettre un phénomène en musée, son anéantissement approche doucement, et qu'ainsi pourrai-je contribuer à sa mise à mort. Mais avant d'espérer le tuer, il me faudra d'abord parler de son aboutissement, de son ultime chef-d'œuvre : le viol. »  
Extrait du manifeste de MUSOGYNIE, une recherche de Mélina Ghorafi

Dans son travail d'exploration de ce qu'elle désigne comme l'art pornographique, la philosophe Petra Van Brabandt s'est intéressée aux représentations du corps féminin et à la manière dont notre société, patriarcale mais aussi coloniale, opère dès 1492 une distinction cruciale entre sujet et objet. Cette distinction structure nos manières de sentir et de désirer, construisant une esthétique coloniale qui repose sur un régime dominant complètement internalisé, à la fois possessif, visuel et individualiste. La tradition de l'art occidental s'inscrit dans ce régime de violence qui perdure aujourd'hui en installant fétichisme, sexisme, racisme et binarisme, à travers des modalités du regard et des standards de beauté des corps féminins. Notre culture visuelle est l'héritière d'un mythe selon lequel le nu féminin est une célébration de la femme, ou de la beauté des femmes. La peinture occupe une place très importante dans le développement de cette culture visuelle qui est celle qui structure aussi nos désirs : l'homme est le plus souvent actif. Il est sujet. La présence de la femme, elle, fonctionne sur le mode de l'apparition et c'est son apparence qui définit sa valeur. Elle est vue, passive, objet à regarder. Présentée visuellement comme un objet que l'on peut prendre, structurée comme quelque chose à *prendre* : la violence sexuelle est nourrie par un certain registre visuel qui se développe dans la tradition occidentale et qui est soutenu à travers le temps par la valeur positive que l'on attribue à l'art (contrairement au porno par exemple qui est exclu, tabou, renvoyé à ce qui est moche, laid, populaire). Nos désirs sont, qu'on le veuille ou non, et quelques fois à nos dépens, et malgré les efforts de déconstruction fournis, structurés par des critères normatifs qui légitiment le désir sexuel de possession. C'est ce qui est au cœur du registre et du regard patriarcal et colonial : ce qu'on désire, on le prend.

Comme plusieurs témoignages des invité·e·s ou du public ont pu en attester, les pratiques artistiques actuelles, notamment dans les écoles d'art dramatique, reproduisent en permanence cette mécanique d'appropriation des corps, considérée comme une norme inhérente à l'expressivité et aux processus de création. La grossophobie, le racisme, l'exotisation, la sexualisation, l'agisme, sont à l'origine de nombreuses agressions, quelques fois presque imperceptibles mais non moins violentes, sont étaux au sein desquelles doivent se construire en résistance permanente les personnalités, et des trajectoires, au risque d'être détruites ou abandonnées.

Dans son intervention, Véronique Clette-Gakuba explique spécifiquement comment le *white gaze* ou « regard blanc » conduit à une appropriation réelle – pas juste métaphorique – des corps noirs. En fixant un imaginaire racial que l'on porte sur eux, le regard blanc n'est jamais une action passive, parce qu'il voit sans être vu, parce qu'il dit le réel et définit ce qui peut être vu. Le *white gaze* est défini par des affects blancs (de peur, de désir, d'anxiété) et fonctionne comme une matrice d'interprétation raciste qui récupère et réinterprète tous les gestes et les mouvements des corps noirs. La chercheuse mentionne le philosophe étasunien Georges Yancy qui souligne comment à partir du moment où un corps est piégé dans le cadre d'une interprétation raciste, tous ses gestes sont pris en otage. Elle cite également la philosophe Elsa Dorlin qui explique

comment s'établit une ligne de partage dans l'imaginaire social entre les « corps menaçants » (des corps noirs), et les « corps défensifs » (ceux perçus comme *sans race*, dont la violence est toujours légitimée). L'erreur, cependant, serait de rester coincé·es dans une compréhension de l'oppression raciale en termes de stéréotypes dont on pourrait établir de façon quantifiable la liste, et dont on pourrait venir à bout en les éliminant un à un. Cette démarche souvent bien intentionnée confisque au passage, des corps toujours finalement apprivoisés comme des objets dans des mises en scène guidées par des affects blancs comme ceux de la compassion, ou la culpabilité.

Toujours selon la chercheuse, il existe des œuvres d'art qui parviennent à s'extraire de ce regard. Elles sont produites le plus souvent en dehors de l'institution, car à l'intérieur il est plus difficile de négocier avec des lignes de démarcations qui sont justement celles inhérentes à la séparation entre celui qui crée, celui qui produit et les corps minorisés. La hiérarchie des statuts (entre metteur·se en scène et comédien·ne par exemple) parce qu'elle est rapport de pouvoir ne peut que reproduire les lignes raciales qui traversent notre culture, imprimant des marques sur les esprits et les corps. Pour l'un des ateliers d'arpentage<sup>4</sup> qu'elles ont proposé, la collective Bicoli a réuni une série de textes qui explore le pouvoir des représentations – subies, héritées, ré-appropriées. L'ensemble de ces textes est disponible en annexe de cette synthèse.

Les trois jours de *Pouvoirs & Dérives IV* ont été pensés par les programmatrices, non seulement pour ouvrir des espaces de dialogue et de réflexion, mais aussi pour mettre en visibilité des artistes peu ou moins visibles, leurs corps, leurs démarches militantes. Mettre en présence des corps, des visages, des pratiques, des voix qui attestent du caractère réel, ancré et non abstrait de ces problématiques.

---

4 La lecture par arpentage est une méthode de lecture collective, utilisé depuis le XIXe siècle, d'abord par la classe ouvrière, qui vise à une appropriation d'un ou plusieurs textes, pour rendre accessible la pensée qu'ils renferment, non pas dans une visée d'érudition mais pour susciter la réflexion, les échanges et l'émancipation.

# II. AMÉNAGER LES MOTS ET LES ESPACES AU SERVICE DE LA TRANSFORMATION

Quels mots utiliser pour parler des gens, des luttes, des résistances, des combats à mener ? Doit-on former des alliances ? Comment générer des positions de solidarité justes ? Comment s'adresser les un·es aux autres ?

## 2. 1. Des espaces safe : mythe et mise en œuvre

« Les oreilles ne sont jamais prêtes pour ton prénom »  
Extrait de la performance de Zaïneb Hamdi, *Le Prénom*

La mise en jeu des corps et des sensibilités qu'impliquent des événements comme *Pouvoirs & Dérives* nécessitent de porter une attention particulière à la non-reproduction des violences qui infusent l'ensemble de nos espaces sociaux. Il serait trop facile de croire que des bonnes volontés réunies permettent d'éviter toute manifestation de nos structures oppressives d'autant que personne n'est exempt de se faire le relai, plus ou moins malgré soi et en conscience, des violences systémiques. C'est avec cette conscience que les programmatrices de *Pouvoirs & Dérives IV* ont demandé à l'activiste et consultante afroféministe, Vanessa Vovor, d'ouvrir le cycle par une invitation à ce que chacun·e veille à la non-reproduction des violences systémiques pendant les trois jours de la rencontre. Les valeurs de *Pouvoirs & Dérives* ont également été énoncées lors de cette intervention : aucune discrimination, aucune violence et aucun mépris ne pourraient être tolérés, de même qu'aucune manifestation de racisme, sexisme, transphobie, homophobie, lesbophobie, biphobie, islamophobie, antisémitisme, validisme, classisme, âgisme, grossophobie, xénophobie.

L'intervenante a souligné l'importance non seulement de veiller, mais aussi d'agir, de dénoncer, d'interpeller. De respecter ses propres limites, d'en parler afin que puissent être trouvées des solutions collectives. De ne pas réagir de manière agressive ou défensive si on fait l'objet d'une interpellation, ne pas exiger de la pédagogie, oser s'excuser : ce qui est en jeu, ne concerne pas une personne ou des sentiments personnels, mais bel et bien des oppressions structurelles auxquelles il faut faire face lors de toute rencontre.

Le rappel de ces principes de base à l'ouverture du cycle mais aussi chaque matin de la part des organisatrices et le débriefing qui a eu lieu à la fin des trois jours a permis d'instaurer un climat de bienveillance et d'attention, en posant également un vocabulaire commun, une grille commune pour que chacun·e puisse faire le travail d'analyse de soi et des interactions. Toutes les voix qui se sont exprimées à ce sujet ont insisté sur l'importance de ce genre d'intervention et la pertinence d'envisager un support papier ou un affichage disponible à la vue en permanence puisque le public a circulé pendant toute la durée du cycle.

### À quoi prêter attention en vue de créer un espace *safe* ?

**Les interactions physiques :** Aucune tolérance pour les attouchements, les regards, les commentaires non consensuels ou tout comportement qui pourrait mettre les autres mal à l'aise. Respecter les limites définies par les autres, notamment les distances.

**Les interactions verbales :** À qui donne-t-on la parole ? Qui est interrompu-e ? Quelles idées et propositions sont valorisées ? Quels sont les tons adoptés ? Critiqués ? Refuser la condescendance, l'infantilisation, le *mansplaining*, etc. ; respecter l'identité et la façon dont les personnes se définissent (respect des pronoms).

**Le lieu, l'espace et son occupation :** Penser à adapter la lumière, le bruit, le besoin de s'asseoir, de s'aérer. Qui a droit à de la place, de l'espace ? Qui est au-devant de la scène qui est au fond de la pièce ? Qui dépasse-t-on dans la file ?

**Les dynamiques :** Qui prépare à manger ? S'occupe de la sécurité ? Du bar ? Du nettoyage ? Comment instaure-t-on le respect des personnes qui travaillent et évite-t-on les abus de pouvoir ?

Par ailleurs, le choix de délocaliser les rencontres *Pouvoirs & Dérives* de La Bellone au Café Congo, lieu décolonial et militant, hors circuit institutionnel, convivial et refuge pour les artistes de la diaspora africaine en Belgique, a été perçu par plusieurs intervenant·es comme un élément rassurant, voir une condition qui a déterminé leur participation, étant a priori moins exposé·es à d'éventuels regards déplacés, instrumentalisations ou récupérations. Néanmoins, la difficulté d'accès au lieu a été soulignée.

Si les retours furent globalement positifs sur la douceur et l'attention qui ont habité les rencontres, force a été de constater que les espaces *safe* n'existent pas, malgré les efforts fournis. Se faire confiance quant au malaise que l'on peut ressentir dans certaines situations, porter une attention accrue aux dynamiques qui nous entourent, chercher du soutien et ne pas rester en silence, mais aussi, assumer la responsabilité de lire, s'informer, s'outiller pour accroître sa sensibilité et ses filtres de lecture des situations et interactions : tels seraient les prémices d'une participation à la déconstruction des logiques sociales capitalistes, productivistes, racistes et patriarcales qui régissent nos corps et nos esprits.

## 2. 2. Rencontres en non-mixité choisie : personnes *blanches* ou *racisé·es*

I've had enough  
I'm sick of seeing and touching  
Both sides of things  
Sick of being the damn bridge for everybody  
Nobody  
Can talk to anybody  
Without me Right?  
Extrait « The bridget poem » de Donna Kate Rushin  
lu par Milady Renoir au début de l'atelier

Lors de la première après-midi, il a été fait le choix de proposer deux ateliers en non-mixité choisie : l'un entre « personnes racisées » proposé par Joëlle Sambu autour de sa pratique du slam, l'autre entre « personnes blanches » animé par Christine Aventin et Milady Renoir. La non-mixité pour ne pas avoir peur de ne pas être compris·e, pour ne pas avoir peur d'être blessé·e ou blessant·e, pour ne pas avoir à se justifier et, dans cet espace temporairement créé, pouvoir mettre en commun des expériences de domination et partager des outils d'empuancement d'une part ; et d'autre part, travailler sur ses propres biais racistes, expérimenter l'autopédagogie et opérer un travail politique contre les oppressions sur la base de privilèges communs.

### Qu'entend-on par non-mixité choisie ?

Pratiquer la *non-mixité* consiste à organiser et participer à des rassemblements réservés aux personnes appartenant à un ou plusieurs groupes sociaux considérés comme opprimés ou discriminés, en excluant la participation de personnes appartenant à d'autres groupes considérés comme potentiellement discriminants (ou oppressifs) pour éviter que s'y reproduisent des mécanismes de domination sociale. De tels moments ponctuels en non-mixité sont une nécessité pour les personnes qui, pour une raison ou une autre, se trouvent dans une ou des positions socialement minorisées (du fait de leur genre, de leur couleur de peau, leur orientation sexuelle, leur capacité physique, etc.), parce qu'ils permettent l'absence de remise en cause de leurs expériences ce qui facilite la prise de parole et favorise l'auto-émancipation.

Dire de la non-mixité qu'elle est *choisie* signifie qu'elle est organisée, voulue par les personnes qui se réunissent et qu'elle doit être ainsi respectée. Elle s'oppose donc à la non-mixité subie qui peut être observée *de facto* dans beaucoup d'espaces sociaux qui sont implicitement réservés aux hommes cisgenres<sup>5</sup> ou aux personnes blanches par exemple.

Dire de la non-mixité qu'elle est choisie implique également qu'il n'est pas possible de définir pour quelqu'un-e d'autre si cette personne peut ou non intégrer le groupe. Il convient donc de rappeler à chacun-e quelles sont les règles de participation du rassemblement mais il est de la responsabilité de chacun-e de définir honnêtement s'iel peut participer ou non en fonction de ce à quoi elle s'identifie, et non en fonction de la manière dont iel est perçu-e par autrui.

Ce qui se passe en atelier en non-mixité n'a pas vocation à être rendu public. Néanmoins, nous choisissons ici de relater certains éléments de réflexion qui ont été partagés dans l'atelier en non-mixité blanche.

L'atelier de Christine Aventin et Milady Renoir s'est appuyé sur le manuel d'autoéducation *Moi et la suprématie blanche – Reconnaître ses privilèges, combattre le racisme et changer le monde* de Layla F. Saad. Ce livre est un outil s'adressant aux personnes blanches pour libérer les BIPOC (catégorie politique dont fait partie l'autrice et qui signifie *Black, Indigenous and People of color*) de l'obligation de pédagogie quand il s'agit de faire comprendre aux personnes ne subissant pas d'oppressions raciales de quoi on parle et comment elles se manifestent dans chaque recoin du système social et politique.

Ainsi, ce livre incite les personnes blanches à prendre conscience et reconnaître que les mécanismes d'oppression existent à l'intérieur de soi, qu'il s'agit de les identifier, de se former, et de s'informer sans cesse, car il est de la responsabilité de chacun-e de supporter les transformations dont les sociétés ont besoin.

Selon Layla F. Saad, la suprématie blanche intériorisée repose sur sept aspects fondamentaux que chaque personne concernée peut pister à l'intérieur de soi pour mettre en route des transformations dont la vocation est d'être incessante puisque le questionnement doit demeurer permanent. 1. Le privilège blanc, 2. La fragilité blanche, 3. La police de la parole (*tone policing*), 4. Le silence blanc, 5. La supériorité blanche, 6. L'exceptionnalisme blanc. (voir détails en annexe).

À partir de ces éléments, toutes les participant·es à l'atelier ont été incité·es, individuellement et collectivement, à revenir sur ses propres expériences, à réfléchir en fonction de qui iel est, de ce qu'iel fait et des milieux dans lesquels iel évolue. Que pourrait-on faire dès demain de plus déontologique, pour s'impliquer et prendre en charge la transformation de nos environnements marqués par une structure historique coloniale et un racisme systémique ? Se prendre en charge, s'auto-éduquer, partager le poids de la nécessité de faire évoluer radicalement les structures sociales et les mentalités, c'est aussi un moyen d'attester des liens de solidarité qui nous lient. Parce que nous sommes toutes liées, même si ces liens s'incarnent parfois dans des rapports de domination où il convient que chacun-e puisse se situer et déterminer son espace de responsabilité.

<sup>5</sup> Une personne cis-genre est une personne qui s'identifie au genre qui lui a été attribué à la naissance.

## 2.3. Racisé·e ou racialisé·e, allié·e ou complice : quel mot pour quel engagement ?



Capture du film *To wander so many miles in vain* de Sacha Rey

Il a été rappelé une nouvelle fois que la prise de responsabilité individuelle passe notamment par une attention accrue, non seulement à nos attitudes et nos silences, mais aussi à notre langage. Lorsque l'on est une personne blanche, il ne revient pas au même, par exemple, de dire « racialisé » ou « racisé », comme on dirait « précaire » ou « précarisé ». Dans un cas on essentialise la personne concernée, dans l'autre cas on insiste sur le processus social qui conduit la personne à se retrouver dans une position donnée qui peut avoir des conséquences sur sa vie et la manière dont on s'adresse et se comporte avec elle. Le lexique peut-être oppressif et il faut y porter de l'attention. Il est toujours possible de demander à une personne comment elle souhaite être appelée, comment elle se désigne, quels sont les pronoms, les termes qui lui permettent de s'identifier sans être heurtée. Quoi qu'il en soit, il est bon de rappeler qu'on ne peut pas oublier de dire « personne », une personne précaire n'est pas un·e précaire. L'intérêt de travailler en non-mixité c'est de pouvoir échanger sur les mots, tester la langue et le langage sans heurter émotionnellement qui que ce soit.

« Le mot « racisation » apparaît pour la première fois dans l'ouvrage *L'idéologie raciste, genèse et langage actuel* de la sociologue Colette Guillaumin, paru en 1972. Guillaumin note que si la science a démontré l'inexistence des « races » au sein de l'espèce humaine, l'idéologie selon laquelle l'humanité se divise en groupes hiérarchisés en fonction de la couleur de peau, le morphotype ou les origines réelles ou supposées n'a pas quitté les mentalités collectives. [...]

Racisation va donner « racisé·e », comme substantif ou épithète. Et c'est là que les choses commencent à se gâter ! « *L'être racisé* » nous dit l'universitaire Sarah-Jane Fouda est assigné et essentialisé deux fois : d'abord via la désignation par son origine réelle ou supposée et ensuite par le présupposé qu'elle est victime de racisme, avec toute la condescendance confite de bonnes intentions qui peut aller avec. Et de nous inviter à bien faire le *distinguo* entre « *se faire raciser* » (c'est-à-dire faire l'objet de racisme) et être considéré·e comme « racisé·e », ce qui constituerait une forme de racisme en soi. »

Extrait de « Racisé·e, un mot qui fait débat » de Marie Donzel

Enfin, le terme « allié·es », souvent utilisé pour désigner par exemple des personnes blanches qui considèrent s'impliquer et soutenir les luttes antiracistes, a également été discuté lors de l'atelier en non-mixité blanche. Dans la définition originelle, les allié·es défendent leur propre intérêt à un endroit où ils peuvent soutenir ceux des autres, au moment où la « neutralité » n'est plus possible. La base des alliances est souvent temporaire et elles répondent souvent sur une vision romantique des peuples opprimés, un sentiment récurrent de culpabilité, la croyance en la nécessité d'une aide qui mène à des relations d'interdépendance et d'exploitation mutuelle, voire d'une aggravation de la situation par une perpétuation de représentations violentes et de rapport de pouvoir. C'est pourquoi, on pourrait questionner ce terme « d'allié·e » et lui préférer celui de « complice ». Les complices sont ceux qui aident à commettre un crime, pour lequel il n'y a pas de retour en arrière possible, et dont le résultat de l'action commune ne leur garantira pas nécessairement une situation confortable. La complicité implique une mise en danger acceptée qui prend sa pertinence quand on prétend s'engager pour le renversement d'un système oppressif où la solidarité est, de surcroît, régulièrement criminalisée.

## 2.4. La responsabilité et la pédagogie

« Sans aucun tabous et limites elle invite les participant·e·s à répondre à toutes leurs questions à son propos.

Tous sujets confondus. Durant 30 minutes.

Que fait le public de ce pouvoir quand on lui donne toutes les cartes en main ?

Que veut-il savoir ?

Entre intimité, et curiosité le contrat de confiance est posé. »

Extrait du protocole de la performance « Making-offelie-Mac-coco »  
par Ophélie Mac

« Lylybeth baise le cis-tème »

Titre du film, partie de la performance proposée par Lylybeth Merle

Si Vanessa Vovor rappelait qu'on ne peut exiger de quelqu'un·e qu'il soit pédagogue en toutes circonstances, si Christine Aventin et Milady Renoir postulaient l'importance de l'auto-éducation, la question de la pédagogie a été évoquée de manière régulière dans plusieurs discussions.

Lorsqu'un groupe (ou une personne appartenant à un groupe) est confronté à un autre, il se heurte régulièrement à l'incompréhension de cette autre qui, du fait de son appartenance différente, ne partage pas les mêmes expériences. La tendance est donc à demander des explications. Le refus de « faire de la pédagogie » qui est exprimé notamment par des personnes racialisées face à des personnes blanches est formulé en termes de droit, impliquant des notions touchant au consentement. Personne n'est obligé d'instruire autrui, surtout si ce n'est pas ni le lieu, ni l'heure, ni le contexte propice.

La définition même de la pédagogie renvoie à une situation où une personne – pédagogue – chargée d'en instruire une autre – apprenant·e – doit maîtriser des méthodes spécifiques et garantir l'adaptation du contenu et de l'individu apprenant·e pour s'assurer d'une bonne réception, compréhension et assimilation. Or, les personnes subissant des oppressions structurelles qui se manifestent dans tous les espaces sociaux, sont en droit de refuser de devoir en plus être celles qui devront assumer la responsabilité de l'adaptation.

Outre le fait qu'il est très éprouvant de devoir être en position de se justifier, de voir remis en cause son ressenti, et ce de manière permanente, être pédagogue implique justement la maîtrise d'une méthode, d'outils, de concepts et de capacités d'argumentation dont tout le monde ne dispose pas et n'a pas à disposer. Être outillé·e pour le faire demande beaucoup de temps, d'investissement, d'énergie. C'est un travail non rémunéré que les personnes devraient obligatoirement faire sous peine de devoir se taire. C'est un travail gratuit supplémentaire qui est exigé aux femmes, ou une charge supplémentaire imposée aux personnes déjà porteuse d'une lourde charge raciale due à la manière dont elles sont physiquement perçues et qui déterminent souvent les conditions de leurs existences et leurs possibilités d'expressions.

En revanche, on pourrait considérer qu'il est du devoir des institutions (écoles, lieux culturels, pouvoirs publics) de développer des modes opératoires, un vocabulaire ou des systèmes de traduction (en mots et en actes) qui facilitent l'accès aux diverses procédures initialement imaginées pour nourrir, protéger, structurer le monde de la culture et ceux qui le font vivre. Or, force est de constater que lorsqu'il s'agit d'engager des procédures pour dénoncer des cas de harcèlement, ou pour obtenir des soutiens à la création selon des canevas hors formats, les barrières langagières, administratives, juridiques sont grandes et il incombe encore aujourd'hui aux acteur·rices du monde de l'art, aux militant·es de trouver les ressources, le temps et la volonté pour s'adapter, apprendre et parcourir le chemin souvent douloureux qui mènent à la reconnaissance.

# III. INCLUSION ET RECONNAISSANCE : QUI PEUT EN ÊTRE ? FAUT-IL EN ÊTRE ?

*Faut-il souhaiter des institutions inclusives ? Comment générer des dynamiques de mobilisation collective ? Autour de quels enjeux ? À partir de quel vocabulaire ? Comment prendre soin de soi et des autres face aux exigences du monde du travail en général, et de la culture en particulier ?*

## 3.1. L'institution et la pratique du refus

« Dans cet espace et à partir d'une expérience vécue de la marginalisation, il devient possible de rester immobile face à la nécessité de l'opposition. »  
bell hooks, citée par Joachim Ben Yacoub

Dans leur quête de soutiens institutionnels et financiers, les acteur·rices du secteur culturel et associatif participent d'un système qui depuis longtemps tente d'adopter *le langage de la diversité*, a expliqué le rappeur et travailleur associatif Najib Chairi. Depuis la logique du « on est tous pareil », nous sommes passé·es sans changer de dynamiques au discours de « l'important c'est l'altérité », jouant de variations douteuses autour de la notion de représentativité qui excluent autant qu'elles incluent, et favorisent les discours de *l'exceptionnalité*, tel qu'évoqués par Véronique Clette-Gakuba. En outre, la multiplication des subsides génère de la compétition entre les structures. Najib Chairi a rappelé combien le rythme imposé au fonctionnement associatif par les pouvoirs subsidants, ou encore les exigences de productivité créative allant de pairs avec l'association des artistes à des structures culturelles apparaissent tout à fait décalées que ce soit avec le rythme propre à la vie sociale sur un territoire, ou avec des pratiques et des esthétiques artistiques dissidentes qui ne sauraient s'y conformer. Selon lui, malgré leur rêve démocratique, les institutions actuelles ne peuvent pas s'adapter à une logique qui ne répond pas à celle de la commande et de la planification. Elles s'emparent de notions et de concepts sans disposer de moyens pour les laisser s'incarner. On cherche à « faire de la diversité » mais selon des modes opératoires et pour obtenir des résultats qui eux ne l'autorisent pas.

Pourrait-on alors faire le vœu et agir pour une sincère démocratisation des mouvements artistiques et militants ? Pour des institutions qui opèrent sur un mode véritablement inclusif ? Le témoignage de Yamina El Atlassi, employée pour un temps déterminé dans une grosse structure culturelle en tant que « conseillère inclusivité » (*inclusion adviser*) atteste de la très grande difficulté pour une seule personne d'endosser un tel rôle, en première ligne face à toutes les violences et résistances individuelles et institutionnelles qui se déploient au moment de transformer en profondeur les cadres.

La réponse que l'auteur, enseignant et chercheur Joachim Ben Yacoub apporte quant à lui à ces questions est simplement *non*. Selon lui, la volonté de réunir l'ensemble des parties en conflit se trouve au cœur des processus de démocratisation, qu'il désigne comme issue de *l'innocence blanche*, et qui produit en fait un effacement des différences et un consensus implicitement imposé. En intégrant le conflit en son sein, le monde de l'art balaye les différents mondes qui pourraient effectivement le constituer. Les structures en place reposant sur des bases discriminantes et coloniales ne sauraient devenir inclusives et décolonisées : il rejoint la pensée selon laquelle l'appropriation par des institutions bien intentionnées des mots, des discours et des rhétoriques de certain·es artistes nuit à leur cause en ce qu'elles refusent par ailleurs les

esthétiques que ces mêmes artistes défendent en dehors des canons de l'art blanc. Des voix demandent à être écoutées, mais doivent-elles vraiment intégrer des institutions violentes qui ne respectent pas leur pulsation, le rythme de leurs existences ?

Au lieu de demander la reconnaissance, Joachim Ben Yacoub interroge et défend ce qui pourrait être une *pratique du refus*, le refus de participer et de s'intégrer, ce qui ouvrirait la possibilité d'autres espaces, d'autres modes de fonctionnement et d'autres regards.

C'est justement pour défendre une certaine pratique de la marge, a expliqué la journaliste culturelle et militante décoloniale Gia Abrassart, qu'elle a créé le Café Congo, le tiers-lieu qui a accueilli cette édition de *Pouvoirs & Dérives*. Elle refuse en effet tout soutien institutionnel pour pouvoir défendre et accueillir d'autres esthétiques mais surtout d'autres conditions de travail. Café Congo est conçu comme un laboratoire de pratiques décoloniales, sans protocole administratif lourd, présentant une très grande flexibilité, un accueil possible 24h/24. C'est un lieu que sa fondatrice souhaite vivant et ouvert, contrairement à de nombreux espaces au sein de centres culturels qui, parce que trop aseptisés, limitatifs, ne sont jamais appropriés par les gens à qui ils sont censés servir. Éviter de demander des subsides, c'est aussi s'éviter l'inflation administrative et le fait de devoir réaliser des actions qui n'étaient à l'origine pas envisagées. C'est aussi se protéger du racisme institutionnel et ça contraint à devoir imaginer des modes d'existence et de financements différents, horizontaux, grâce auxquels peuvent émerger d'autres esthétiques et d'autres modes de relations sociales. Gia Abrassart évoque la construction d'une *éthique de l'autonomie*, qui permette de créer des espaces sécurisants, fleurissants et ouverts, où le soin de l'espace commun passe avant la liberté artistique.

### 3.2. Éloge de la vulnérabilité

« Mais il ne suffit pas de célébrer la résilience de certains, il faut œuvrer politiquement au démantèlement de systèmes d'oppression qui ne nous laissent pas d'autres choix, que la résilience ou la violence »

Amandine Gay, *Une poupée au chocolat*

cité par Jessica Gazon en ouverture d'une table ronde

Comment refuser sans s'exclure, sans s'interdire d'être et de faire ? Plusieurs interventions ont fait l'état de diverses stratégies pour survivre dans un monde culturel qui reproduit les dynamiques discriminantes et régulièrement déhumanisantes des structures sociales. L'intransigeance qu'on est en droit d'appliquer aux institutions culturelles et face aux abus de pouvoir, la nécessité de s'élever et de revendiquer n'excluent pas pour autant d'accepter ses ratés et ses propres contradictions – comme l'ont relevé les artistes Marianne Mulakozé et Leila La Boubou, soulignant que l'on attend souvent des artistes (comme peut-être des activistes) que ce qu'ils énoncent soit une parole ferme et définitive alors même que le processus d'essai et d'erreur est inhérent à tout processus de création, à toute élaboration d'une pensée politique. Les opportunités qui s'offrent aux personnes qui ne répondent pas aux standards physiques, de genre ou du validisme sont si peu nombreuses, qu'elles valorisent en même temps qu'elles amènent à considérer que le droit à l'échec est exclu pour les personnes concernées. Tout en étant autorisé pour tous les autres. Les intervenantes insistent alors sur le fait que les artistes se donnent à voir à un instant, qu'ils donnent à voir une dimension d'eux-mêmes qui ne peut entièrement les résumer et qui ne saurait être figée. La difficulté réside à ne pas laisser le regard de l'autre définir qui nous sommes. Cette position a été soutenue également par Henriette Essami, artiste et porte-parole de la Voix des sans-papiers, régulièrement confrontée aux représentations violentes et instrumentalisantes que le monde des arts et de la culture plaque sur les personnes aux trajectoires migratoires, sans s'impliquer véritablement dans la sphère des luttes. Face à des catégories enfermantes Leila La Boubou et la comédienne Marie Diaby

évoquent le fait que la construction de soi et le refus des schémas imposés passent notamment par l'invention ou la réinvention de son propre vocabulaire, pour déjouer les normes raciales, de genre, de la psychiatrie qui définissent des types, essentialisent, réduisent les singularités et peuvent entraver les carrières artistiques.

En outre, si des espaces dans le monde des arts semblent progressivement s'ouvrir à d'autres profils, les postes et les lieux de pouvoirs ont été conçus par un système patriarcal. Tout comme Joachim Ben Yacoub soulignait l'impossibilité de s'intégrer à des institutions structurellement blanches, Luce Goutelle a relevé que toute la hiérarchie du système a été créée pour qu'un *homme blanc*, avec un certain mode de vie, éduqué avec un certain rapport à l'empathie et une certaine image de soi, occupe des positions de pouvoir. Occuper cette place implique donc de revêtir un habit qui n'est pas le sien, en s'oubliant quitte à écraser les autres autour de soi, ou en bâtissant un trompe-l'œil pour les autres et pour soi-même. Une telle stratégie ne saurait tenir dans la durée sans affecter profondément la santé mentale de ceux qui exercent ses responsabilités.

En écho, le deuxième atelier d'arpentage<sup>6</sup> proposé par la collective Bicoli portait sur l'écologie émotionnelle, autrement dit l'ensemble des pratiques de *care*, ou soin de soi, des autres. Qui prend soin de qui ? Comment apprendre à faire ? Quels outils concrets ? Quelle reconnaissance pour le travail fourni ? Le soin est-il un travail ? Que faire du sentiment comme la colère ou la violence ? Les textes de références proposés sont également annexés à ce compte rendu.

La programmation de *Pouvoirs & Dérives IV* a permis ainsi en filigrane de formuler un éloge de la vulnérabilité source d'empuancement, selon les mots de Lucile Saada Choquet. Au-delà des apports théoriques, artistiques et militants qui ont été au cœur des rencontres, le partage d'expériences personnelles et intimes a offert des possibilités de connexions, entre les personnes et donc les corps en présence, a renforcé le postulat que chacun·e est expert·e de soi-même et donc capable de construire sa propre trajectoire. Les récits personnels dépassant le cadre de l'anecdotique se posent comme des questions, des positions et des engagements politiques, non plus abstraits, mais profondément incarnés.

### 3.3. Quel mot pour quelle mobilisation ?

« Il y a des *aussi* qui ne sont pas possibles. »  
une personne du public de P&D

Les mobilisations dans le secteur des arts de la scène sont difficiles et peut-être particulièrement au sein des écoles parce que les interlocuteur·rices sont lié·es aux agresseur·ses quand iels sont pas les agresseur·ses elleux-mêmes, parce que la solidarité générationnelle est difficile, parce que ceux qui portent les mobilisations s'épuisent, parce que les stratégies de disqualification sont puissantes et les connaissances (administrative, juridique, etc.) à acquérir nombreuses comme l'ont souligné Marthe Degaille, Anna Baillij et Marie Indeko Loloke, toutes trois anciennes étudiantes en arts de la scène et engagées dans la lutte contre les discriminations et les violences sexistes et sexuelles.

De leur intervention entre autres, est resurgi le fait qu'il existe aujourd'hui un grand nombre de collectifs qui se mobilisent contre le sexisme, le racisme, et toutes formes de discrimination dans le monde de la culture. La fédération de ces groupes, ou au moins une concertation, est

---

<sup>6</sup> La lecture par arpentage est une méthode de lecture collective, utilisé depuis le XIXe siècle, d'abord par la classe ouvrière, qui vise à une appropriation d'un ou plusieurs textes, pour rendre accessible la pensée qu'ils renferment, non pas dans une visée d'érudition mais pour susciter la réflexion, les échanges et l'émancipation.

souhaitable mais les intervenantes ont également souligné l'importance de limiter la taille des différents groupes d'action et de paroles pour restreindre la complexité opératoire. La multiplication des groupes est perçue, non pas comme un éparpillement mais comme une vitalité de la lutte. Cependant, l'émergence d'un nouveau groupe peut conduire à une invisibilisation du travail accompli par le groupe précédent : soit à cause d'une méconnaissance des combats et réalisations déjà menées, soit du fait d'une instrumentalisation des institutions qui ont tout intérêt à fragmenter les luttes, à créer des lignes de partages entre les groupes radicaux et les coopérantes – comme l'a démontré également Véronique Clette-Gakuba, ou à ne pas reconnaître qu'elles perdent un bras de fer avec d'ancien-es opposant-es tout en intégrant l'évolution des visions et des mentalités.

Comment créer du commun tout en s'inscrivant dans une histoire ? Comment faire en sorte que la multiplication des personnes qui potentiellement se mobilisent et se sentent concernées soit une force et non pas un levier pour le pouvoir afin de démoraliser et nuire aux luttes ? L'enjeu est celui de la compétition qui touche aussi les carrières artistiques.

Quels sont les critères possibles et communs pour mobiliser ? En fonction des trajectoires individuelles, les questions sexuelles ou raciales ou les discriminations liées au genre ou au physique (validisme, grossophobie) impliquent des sensibilités personnelles variées qui font qu'on se sent plus ou moins concernées/priorisées par une dimension ou l'autre des structures d'oppression. Comment gérer ces différences ? Quels sont les mots fédérateurs ?

La discussion qui a eu lieu autour de l'émergence possible d'un #metootheatre en Belgique, à l'image de celui qui a surgi en France illustre bien ces considérations. Le #metoo créé du lien, il fonctionne et s'inscrit dans une mobilisation effective contemporaine, mondiale et médiatisée. Il représente une opportunité. Mais quel est le sens de le décliner en sous-catégories comme le « théâtre », le « cinéma » alors que d'autres plateformes existent et dénoncent depuis plusieurs années les abus dans ces secteurs ? Si on parle d'agressions sexuelles, qu'est-ce que ça change que ça soit dans le monde du théâtre ? Si on cherche à élargir le champ des dénonciations pour dénoncer des abus dans le monde des arts de la scène, est-il légitime de s'approprier le #metoo dont l'histoire est une nouvelle fois très spécifique : surgit aux États-Unis pour dénoncer les crimes sexuels commis envers des femmes minorisées, qui n'avaient aucune voix ni visibilité. Si l'on peut se réjouir du caractère massif et mondial du mouvement, on peut aussi se demander comment ne pas étendre le « nous » qui parle de manière excessive, au risque de faire disparaître une nouvelle fois certains groupes ayant moins ou pas accès aux espaces d'expression.

Le milieu des arts de la scène saura-t-il puiser dans sa créativité, dans son propre vocabulaire pour inventer un langage qui soit propre, mobilisant et fédérateur ?



# CO NCL USION

La perspective intersectionnelle dans les arts de la scène permet de mettre en avant des points aveugles des mobilisations, sert à chacun·e pour affiner son regard et des grilles de lecture. Elle encourage chacun·e, quelle que soit sa position dans le système culturel, à s'interroger sur sa position, ses limites, les dynamiques qu'il encourage ou au contraire, ce à quoi il oppose une résistance. Le renversement nécessaire des rapports de pouvoir et des structures de domination dans le secteur culturel se heurte à un paradoxe de temporalité. Il y a urgence, urgence à la déconstruction, à la déconstruction de la fabrique des exceptions, urgence à la révolte, à la transformation des mentalités, des langages, des pratiques, urgence aux déplacements des regards et des rapports de force, urgence à détruire des exercices mortifères de pouvoir. Mais il y a aussi une nécessité de prendre le temps, de se soigner, de se réparer. Prendre le temps de se faire confiance à soi-même sans trop s'exiger, d'apprendre à s'écouter, à comprendre, à apprendre tout court. Prendre le temps de connaître, revenir sur ce qui a déjà été accompli, de constituer et transmettre des mémoires et des archives, d'écouter les voix qui se sont élevées et tentent de se faire entendre, prendre le temps d'élaborer des nouveaux langages et ne pas céder aux injonctions de la productivité à outrance. Ne pas se précipiter mu·es par un désir de changement, de reconnaissance ou la nécessité de la survie, et peut-être prendre le temps d'imaginer des formats différents et prendre le risque du refus, car peut-être, comme l'écrit Joachim Ben Yacoub : « Grâce au refus, ce qui était silencieux dans le passé redeviendra audible, et ce qui était obscurci redeviendra visible. »

# A NN EXES



# PERSPECTIVE INTERSECTIONNELLE DES RELATIONS DE POUVOIRS DANS LES ARTS DE LA SCÈNE EN BELGIQUE FRANCOPHONE

Dans l'idée de contribuer à construire un secteur plus égalitaire, le cycle de réflexion Pouvoirs & Dérives propose à tou.te.s les professionnel.le.s des arts de la scène de se rassembler pour échanger autour de nos expériences et pratiques. Depuis 2018, trois éditions thématiques ont été proposées à La Bellone à Bruxelles, réunissant des centaines de participant.es du secteur : artistes de toutes les disciplines, administrateur.ices de compagnies, représentant.es d'institutions et opérateurs culturels mais aussi du monde politique. Elles sont accessibles en format audio sur le site de La Bellone.

Cette quatrième édition examinera sous un prisme intersectionnel les rapports de pouvoirs dans le secteur des arts de la scène en FWB. La grille d'analyse intersectionnelle permet une lecture transversale des systèmes de dominations sans procéder à leur hiérarchisation. Il s'agira de faire appel à une multiplicité de voix et de pratiques qui mettra en lumière d'autres narrations pour s'interroger ensemble sur les pratiques de dominations coloniales, capitalistes, classistes, validistes, hétéronormatives... présentes aujourd'hui dans le secteur culturel. Nous souhaitons poursuivre les réflexions collectives qui ont été mises en place lors des éditions précédentes avec le souhait d'initier des changements institutionnels transversaux effectifs.

Afin d'être cohérentes avec le processus même de réflexions collectives diversifiées et de créer une nouvelle dynamique, nous avons proposé à Lucile Saada Choquet et Ichraf Nasri de rejoindre l'équipe de programmatrices de ce nouveau cycle. Des collaborations avec Café Congo et l'asbl XENO- ont également été initiées.

Coordination :

Lucile Saada Choquet, Ichraf Nasri, Jessica Gazon, Cora-Line Lefèvre, Mylène Lauzon

Réalisé avec La Bellone / Maison du Spectacle, en collaboration avec Café Congo et Xeno- et avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Loterie nationale.

Pouvoirs & Dérives est une initiative de Jessica Gazon, Isabelle Jans, Mylène Lauzon, Cora-Line Lefèvre et Pauline Rauzy.



# JOUR 1

- 9h30** Accueil et présentation de la journée
- 10h** Introduction / Intervention de Vanessa Vovor  
*Lever les tabous : la reproduction des violences lors d'événements culturels*
- 10h30** Conférence de Véronique Clette-Gakuba *Les subjectivités noires toujours en danger : désubjection et récupération tous azimut des luttes décoloniales*
- 12h** Performance de Melina Ghorafi  
*Femme sans tête*
- 12h30** Lunch
- 14h** Projections de courts-métrages et de vidéos (animation, fiction, documentaire) proposé par Xeno- en résonance avec les thématiques du jour\*
- 15h** Pratiques de résistances à l'hégémonie du patriarcat racialisé  
Deux ateliers simultanés sur inscription :  
-atelier 1 animé par Joëlle Sambé, *Slamer la résistance* proposé en non-mixité choisie · personnes racisées  
-atelier 2 animé par Christine Aventin et Milady Renoir *D'allié.es à complices, enjeux de pratiques en non-mixité blanche* proposée en non-mixité choisie · personnes blanches
- 17h** Performance poétique de Zaïneb Hamdi
- 17h30** Conclusion collective de la journée animée par Pouvoirs & Dérives
- 18h** Apéro

# JOUR 2

- 9h30** Accueil et présentation de la journée
- 10h** Conversation avec Gia Abrassart, Joachim Ben Yakoub et Code rouge à partir du texte « *Danser avec l'ombre de la grande raison* » de Joachim Ben Yakoub. *Diversité et démocratie à l'aune des récits décoloniaux dans les arts*
- 11h** Conversation avec Leïla la boubou, Marianne Mulakozé et Bintou Touré *De l'urgence d'un art politique incarné. Sortir de la violence des représentations des corps normés*
- 12h30** Lunch
- 14h** Conversation avec Anna Baillij, Marthe Degaille, et Marie Indeko Loleke  
Situation du mouvement Me too théâtre en Belgique francophone
- 16h** Pause café
- 16h30** Projections de courts-métrages et de vidéos (animation, fiction, documentaire) proposé par Xeno- en résonance avec les thématiques du jour\*
- 17h** Performance de Ophélie Mac
- 17h30** Performance de Lylybeth Merle
- 18h** Conclusion collective de la journée animée par Pouvoirs & Dérives
- 18h30** Apéro

# JOUR 3

- 9h30** Accueil et présentation de la journée
- 10h** Conférence de Petra Van Brabant *Analyse philosophique des représentations des femmes dans l'art et la pornographie*
- 11h30** Conversation avec Yamina El Atlassi, Marie Diaby, Luce Goutelle *Les dégâts des systèmes de dominations sur la santé mentale. quand la résilience ne suffit pas*
- 13h** Lunch
- 14h** Atelier d'arpentage autour des écologies émotionnelles et des re(présent)ations dans les milieux artistiques en 2 groupes par Bicoli Collective, bibliothèque commune féministe autogérée
- 16h15** Projections de courts-métrages et de vidéos (animation, fiction, documentaire) proposé par Xeno- en résonance avec les thématiques du jour\*
- 17h** Intervention de Vanessa Vovor
- 18h** Grande conclusion collective du cycle animée par l'équipe de Pouvoirs & Dérives
- 18h30** Apéro
- 20h30** Performance musicale de Biche de Ville
- 21h30** Dj set de Choco Zoulou et Rokia Bamba

**Lucile Choquet, Jessica Gazon, Mylène Lauzon, Cora-line Lefèvre, Ichraf Nasri et à la rédaction Valentine Bonomo.**

**Lucile Saada Choquet** est une femme noire cis-genre, adoptée, performeuse et féministe décoloniale. Actrice de formation, elle a souvent dit les mots des autres, surtout ceux des hommes blancs. Désormais elle préfère lire et écouter celles et ceux à qui la parole est systématiquement confisquée ; ceux qui sortent des schémas normatifs du blantriarcat. Elle privilégie l'autodéfinition et l'audace de ceux qui viennent troubler l'eurocentrisme. Elle porte son attention sur des corps politiques, repense les imaginaires collectifs aux prises entre héritages et émancipations. Au cœur de ses pratiques, la question des territoires la fait cheminer sur les rapports de pouvoirs entre les personnes et les systèmes. Elle expérimente dans chacun de ses gestes, une pratique décoloniale de l'art. Avec sa première création, *JUSQUE DANS NOS LITS*, Lucile Saada Choquet pose des choix artistiques qui embrassent les enjeux de représentations en termes de genre, de race et de classe. Son installation performative dépasse un geste individuel et engage des forces collectives et structurelles. En tant que personne adoptée, elle mènera en 2022 une enquête sur l'adoption transraciale et transnationale ancrée dans la ruralité. Son urgence de création se situe à l'endroit d'une réparation collective du trauma colonial. Sa pratique est celle d'une documentariste préoccupée par la trace et les injustices. Depuis 2021, Lucile Saada Choquet est membre du Collectif Associé au Rideau de Bruxelles. A partir de la saison 2022-2023, elle sera artiste partenaire du Théâtre Varia pour les 5 prochaines années.

**Jessica Gazon** est formée aux Conservatoires de Liège et de Mons, Jessica Gazon est comédienne, metteuse en scène et autrice de théâtre. Elle fonde sa compagnie avec Thibaut Neve en 2009 (Gazon-Neve Cie) dans laquelle elle explore l'écriture de plateau, l'autofiction et la co-construction de projets. Dernièrement, son adaptation de *Celle que vous croyez* de Camille Laurens est créée au Rideau de Bruxelles et elle met en scène *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Edouard Louis, en partenariat avec le collectif *LaBécane*. Elle participe régulièrement au Festival XS au Théâtre National (CQVC, *Mais vous troublez mal je suis un.e novice pardon*, *Les yeux noirs*). Elle est également appelée comme dramaturge et collaboratrice artistique par d'autres artistes.

Depuis 1998, **Mylène Lauzon** travaille avec des artistes de la scène en assumant différentes fonctions. Depuis 2004, année où elle s'installe à Bruxelles, elle agit principalement comme dramaturge et programmatrice. C'est en février 2015 qu'elle prend la direction générale et artistique de La Bellone - Maison du Spectacle, qui, depuis son arrivée, se concentre exclusivement sur les processus de création, la dramaturgie et les enjeux socio-politiques des arts de la scène.

**Cora-line Lefèvre** est formée aux lettres, à la gestion culturelle et aux études de genre, Cora-Line Lefèvre est productrice en arts vivants et co-dirige le bureau Habemus papam. Elle a co-initié le cycle de réflexion *Pouvoirs & Dérives* avec Jessica Gazon, Isabelle Jans, Mylène Lauzon et Pauline Rauzy en 2017.

**Ichraf Nasri**, née en 1988, est une artiste visuelle tunisienne installée à Bruxelles depuis 2013. Titulaire d'un master en arts plastiques de l'École des Beaux-Arts de Sousse en Tunisie, elle complète ce cursus par un master en photographie à ENSAV la Cambre à Bruxelles. Puis, elle s'y forme à l'enseignement et y reçoit son agrégation en 2018. Ichraf a été curatrice indépendante, a enseigné la photographie et a également travaillé en tant que journaliste lors des soulèvements « arabes » de 2011 où elle publie des articles et interviews sur Astrolabe TV. Elle a participé à des expositions telles que « Artifices » en 2015 au Botanique (Bruxelles, Belgique), « Uncheated » à la foire internationale de la photographie Unseen en 2017 (Amsterdam, Pays-Bas), cc NEW SAINTS à la galerie Woldburger Wouters en 2020 (Bruxelles, Belgique), « Passé re-composé » à Espace Magh (Bruxelles, Belgique), en 2020. En 2015, elle co-fonde le collectif artistique Bruxellois « Gush », qui réunit cinq jeunes photographes de différents pays (Chine, Pologne, Grèce, France et Tunisie). Militante au sein de plusieurs associations culturelles en Belgique et en Tunisie, LLJ, Habitants des Images Etc. Féministe et artiste engagée, elle a rejoint FemmesProd en janvier 2019 afin de faire la conception de mini-capsules vidéo sur les artistes femmes en Europe. En octobre 2019 elle fonde Xenoune, plateforme artistique dédiée à toute personne qui s'identifie femme.

Et **Valentine Bonomo** est autrice, éditrice indépendante et écrivaine publique. Elle a horreur de mâcher ses mots, d'une part parce que ça n'a pas bon goût, et d'autre part parce que c'est égoïste. C'est grâce à la serpette des arts, des sciences sociales et des relations internationales, que Valentine s'est frayée un chemin académique et professionnel, dans les broussailles d'un cerveau curieux qui ne savait pas trancher. Née dans une autre langue et sur un autre continent, elle a grandi et fait des études supérieures en langue française. Cofondatrice de la revue *Papier Machine*, elle est également coautrice avec ses complices Lucie Combes et Aldwin Raoul de *l'Anticlopédie vol. 0* (2017) et *vol. un* (2019), ainsi que de *l'Antimanuel de la lecture publique* (2019), de *l'Imprécis de voyage - Mots-Valises, publicités mensongères et conseils douteux* (2021) et de *De là - Fragments d'une recherche anticlopélique sur les solitudes* (2021). Elle est également membre du comité de rédaction du magazine *Agir par la culture* ainsi que cofondatrice et membre active d'*ab ovo*, une agence d'accompagnement et de développement de projets culturels et éditoriaux.



## Café Congo

Café Congo est un Tiers-Lieu culturel dédié aux solidarités, résistances et créations artistiques pluridisciplinaires. Matérialisé sous forme d'espace autonome depuis 2018 dans la friche industrielle Studio CityGate à Anderlecht, Café Congo était initialement une plateforme digitale visant à « repenser les relations belgo-congolaises à travers la création et la pensée artistiques ». Plus d'une quinzaine d'artistes résident à l'année dans les ateliers de Café Congo dont Bers Grandsinge, Precy Numbi, Bayunga Kialeuka, Uhorakeye, Joëlle Sambu, etc. En octobre 2020, Café Congo s'est vu décerner le Golden Afro Artistic Award, Prix pour la valorisation culturelle des diasporas africaines de Belgique. En partenariat avec la Wetsi Art Gallery, Café Congo a organisé plusieurs expositions dont celle du talentueux artiste franco-rwandais Mucyo (22.09-30.09). Café Congo continue le brassage artistique au service des artistes africain·e·s en résonance avec le reste du monde.

## XENO-

XENO- est une ASBL dédiée aux femmes\* en particulier racisées, aux queers & aux non-binaires. Elle est à la fois une plateforme artistique et un laboratoire de recherche sur les questions féministes intersectionnelles. Elle est née du constat de la sous représentation des artistes femmes, racisées, queers dans les programmations d'expositions. Une absence qui met en lumière la réalité des rapports de dominations genrés et raciaux. De ce fait, Xeno- soutient, promeut et visibilise ces artistes émergentes nationales et internationales. Les principales modalités d'action sont la production d'événements culturels et artistiques : expositions, conférences et workshops. Xeno- privilégie des artistes qui font preuve d'engagement dans leurs démarches de création, remettent en question les aspects normatifs de la société, repoussent leurs limites en amorçant le dialogue et la réflexion. Par la création et la culture, la plateforme stimule une réflexion novatrice et ouverte, un espace de réflexion critique basé sur la différence et l'échange. Xeno- souhaite favoriser le partage des pratiques et créer un paysage culturel diversifié à l'image de notre société contemporaine. L'engagement de Xeno- porte sur l'art comme outil politique et social d'une lutte intersectionnelle à partir de nombreuses questions : comment nourrir un nouveau paradigme artistique contemporain fondé sur des concepts de collectivité? Comment nous situer dans une société en tant qu'artiste femme, racisée, LGBTQIA+ ? Xeno- a été créée par l'artiste tunisienne Ichraf Nasri avec l'artiste belge Mélanie Peduzzi à Bruxelles en septembre 2019.

## RÉPONSES AU MUTISME D'UNE SOCIÉTÉ PATRIARCO-COLONIALE (25/11)

### ILS VENDRENT DES T-SHIRTS | George | 4'30 | 2019

Dépeint poétiquement le quotidien amer d'une personne afro dans des espaces scolaires blancs en France. C'est le tracé qui part de l'école d'art bienpensante et qui remonte à la cruelle cour d'école. C'est la voix interne qui implore tout bas, qui finit par grogner très fort.

### À L'OUEST | Violaine le Fur | 23' | 2019

Enfant je regardais souvent des documentaires animaliers sur l'Afrique aux côtés de mon père. Je lui demandais systématiquement si il connaissait les animaux. Il me répondait que non car ils vivaient en brousse. Je m'étais figurée la brousse comme la limite du territoire des hommes, un lieu merveilleux rempli de lions, de rhinocéros et de girafes. Quand il est mort, la question du lieu de l'enterrement créa une violente discorde entre nos familles. Le corps fut rapatrié et enterré en brousse. Violaine partage l'expérience du chemin qui la relie à son père, enterré à l'ouest du Cameroun, et de son initiation au dialogue avec les ancêtres. Les images de son voyage au Cameroun côtoient les archives familiales de son enfance en Bretagne. Le film est chargé du pouvoir de réconcilier sa mémoire.

### KING OF TOUCH | Kopano Maroga et Norma Prendergast | 3'40 |

Un manifeste poétique. Kopano Maroga (they/them) artiste de performance, écrivain et travailleur culturel sud-africain. Ils vivent actuellement à Bruxelles, en Belgique, et travaillent en tant que conservateurs et dramaturges invités au Kunstencentrum Vooruit à Gand, en Belgique. Leur première anthologie de poésie, « Jesus Thesis and Other Critical Fabulations », est sortie chez uHlanga press en décembre 2020. Ils croient au pouvoir de l'amour comme arme de construction massive.

Norma Prendergast (Dublin, 1968) est une photographe et artiste audiovisuelle qui vit et travaille à Bruxelles depuis 1988. Guidée par une approche littéraire et musicale, elle voyage entre le documentaire et la mise en scène et est une avocate du slow journalism. Intérêt : la création d'une poésie collective, sa place dans l'espace public, l'art et le rire en résistance.

### AMOR VEGETAL | Malgorzata Rabczuk | 13'56 | 2019

Un portrait autour du concept de l'amour végétal à partir d'une conversation enregistrée avec l'écrivaine et performeuse Johan Mijail (République Dominicaine). Performance filmée et animation d'un paysage végétal sexualisé s'entremêlent.

### TO WANDER SO MANY MILES IN VAIN | Sacha Rey | 19'35 | 2021

Une ballade filmique au cœur de Rio de Janeiro dans laquelle Angelica nous fait part de son quotidien durant le premier confinement. Son récit et ses chansons évoquent les rapports de forces et de dominations qui se matérialisent sur les corps. Elle fait le choix de se mouvoir encore, de s'éprouver, de partager pour faire en sorte que les gestes de femmes racisées ne soient pas de nouveau effacés et invisibilisés. C'est sous cette forme que je nomme « danse documentaire » que j'ai choisi de répondre au mutisme d'une société nécro-libérale bolsonarienne qui invisibilise ces corps sacrifiés.

## NOUS SAVONS CE QUE C'EST D'ÊTRE RÉDUIT·E·X·S AU SILENCE (26/11)

### LA PROTAGONISTE | Sarah Jabeur Carlot | 14'01 | 2020

Une comédie « méta » qui interroge les représentations des personnages féminins\* au cinéma. La Protagoniste, de son prénom, nous est présentée dans son milieu naturel : une jungle dépourvue bien souvent, hélas, de densité. Mais aujourd'hui, s'en est assez ! Être la mère, la secrétaire, l'amante, la nounou, le biberon, le bout de gras du personnage masculin principal ne suffisent plus à notre chère Protagoniste. Mise sur « mute » après avoir écoulé le temps de parole alloué aux personnages féminins\* d'un film, elle se sauve avec sa pote Voix Off pour un nouveau périple non dénué d'humour.

### ENTENDS-TU LA VOIX DE CETTE MASSE SILENCIEUSE ? | Romane Bernard | 3'44 | 2020

Dans un environnement virtuel évolue la modélisation en trois dimensions de mon échographie de naissance. Deux récits, traducteurs de réalités multiples s'y interpénètrent. Réanimer ce fragment d'identité constitue mon premier acte de résistance face à l'impératif de minceur qui domine l'imaginaire collectif.

### **PENDANT 12 ANS, JE SUIS NÉE LE 6 MAI | Zahra Benasri | 10' | 2020**

Un soir, ma mère m'appelle. Je ne décroche pas. Elle me laisse un message vocal pour m'expliquer que pendant 12 ans, elle est née le 6 mai... Suite à une erreur administrative due à l'illettrisme de ses parents, ma mère se confie à ma boîte vocale. J'ai décidé de mettre en image ses maux.

### **ASHÉ | Mona Atifi | 6'05 | 2020**

Le scandale de l'empoisonnement au chlordécone explose notamment avec des actions de différents groupes de militant·e·s et d'activistes qui par différentes actions fortes dénoncent les différents crimes subis par la population martiniquaise. Certaines de ces actions ont dégénéré avec des violences policières. Un énième scandale, un des activistes se fait tabasser par les dites forces de l'ordre, les faits sont filmés. La population est sous le choc. Je suis dans un état traumatique. Ce texte exprime la douleur extrême que j'ai pu ressentir à cet instant. C'est un trop plein, la goutte d'eau qui a fait déborder le coui. La vidéo vient après nourrir le texte.

## **PAYSAGES ÉROTIQUES DES CORPS POLITIQUES (27/11)**

### **ÉCOUTEZ-MOI | LISTEN TO ME | Les PéPé·e·s PornProcess | 22'36 | 2019**

Le groupe des PéPé·e·s est né d'une réflexion autour du genre pornographique, qu'est-ce que ça veut dire pour nous, féministes et queers avec nos identités qui se croisent et se rencontrent, de regarder et faire du porno, jouir et déconstruire ?

Instagram : [https://www.instagram.com/prn\\_prject](https://www.instagram.com/prn_prject) (Les PéPé·e·s) + [https://www.instagram.com/prn\\_process/](https://www.instagram.com/prn_process/)

Soundcloud : <https://soundcloud.com/prn-prject>

Contact : [lepornprocess@gmail.com](mailto:lepornprocess@gmail.com)

### **NÉNIMA | Anna Safiatou Touré | 11' | 2021**

Janvier 2021. Je demande à ma mère de me livrer un ensemble de sensations sur son expérience africaine. Elle accepte, écrit, remue, enquête, remonte le fil de son histoire, notre histoire. Ce témoignage est un premier échange sur cet ailleurs souvent tu que j'ai retranscrit en images. Native de Bamako mais sans souvenirs, Anna crée un lien entre les récits de sa mère et l'univers fantasmé qu'elle s'est construite au cours du temps. Une ballade entre fiction et documentaire. La langue qu'elle utilise pour raconter est le Dgéba ; un mélange de mots, de sonorités, de clichés de l'ailleurs. Ce lieu réunificateur existe comme un espace reposant, proche des images mentales dans lesquelles on se réfugie parfois pour se faire du bien.

### **MAMISARGASSA | Annabel Guérédrat | 13' | 2021**

Nous sommes en 2083, sur une île déserte dans la mer des Caraïbes. Cette île était appelée Martinique, il y a longtemps. Mais, à cause d'années et de siècles de colonisation, de contamination, d'occupation et de tourisme, aucun humain, aucun animal, aucune plante, n'a survécu. Seules les sargasses, ces algues toxiques, sont restées et ont survécu. Mamman Dlo n'a pas non plus survécu. Une nouvelle entité, sorte d'avatar, l'a remplacé. Qui a gardé l'apparence humaine d'une femme, génétiquement modifiée, qui reste là, sur la plage, jours et nuits, nuits et jours : Mamman Sargassa. Pour rester vivante, elle s'enterre elle-même dans de la sargasse fraîche. Elle crée l'acte magique de coloniser à son tour cette algue qui a colonisé les êtres humains, tout un peuple, qui avait l'habitude de vivre là, des années auparavant. La sargasse toxique dégage des gaz toxiques nauséabonds. A chaque rituel d'enterrement, Mamman Sargassa prend le temps de sentir l'odeur, le grouillement et pullulement d'autres insectes gratter sa peau. À travers cet acte de sorcellerie, de magie, elle renaît autrement, se ré-humanise, jour après jour.

### **SANTIAGS | Flora et Cannelle Henrioul | 2' | 2021**

Ce projet vidéo naît d'un besoin profond d'exister. Mon corps a subi la haine des autres et, la plus difficile à pardonner, MA propre haine. Mon corps de femme, racisée, queer est le témoin de la violence : la violence intrinsèque de cette société assassinant silencieusement ce qu'elle considère comme hors-norme. La société, nous tous. Chacun d'entre nous est responsable de ces meurtres. Cette vidéo est une ode à mon corps en tout ce qu'il représente. Un moyen poétique, d'enfin, me pardonner. Après le pardon, la représentation. Dire à ceux s'identifiant un tant soit peu à moi : « Vous n'êtes pas seul·e·s. Vous avez aussi le droit d'être. »

### **CONSTANTE ADAPTATION | Oxybabe | 4'56 | 2021**

Une conversation nocturne prend un ton lent, rêveur, mélancolique, interrogateur.

L'introspection d'une vie constante.

L'espoir d'une autre vie variable.

Bicoli est une collective qui a ouvert ses portes en Février 2021 après de longs mois de réflexion. Nous avons tenté de faire de cet arpentage\* un outil pour ceux qui y assisteraient, qu'ils y trouvent de la nourriture pour ce qui les anime. Nous sommes une bibliothèque autogérée et l'un de nos objectifs est de désacraliser les auteur·ices/textes que nous lisons. Pour cette raison, nous avons tenté de penser un arpentage composé de nombreux extraits de textes et de questionnements qui fourmillent et interagissent entre eux. Ces textes ont été sélectionnés depuis des écritures de personnes minorisé·e·x·s et parfois peu ou pas publié·e·x·s. La question de l'accessibilité et du rapport à la lecture est également importante pour nous, nous avons tenté de faire de cette brochure un document agréable à lire et efficace. Vous trouverez en fin de brochure un QR code pour télécharger celle-ci au format pdf et la partager avec ceux qui vous entourent.

Si pendant l'arpentage vous avez des questions, que vous ne comprenez pas un terme, une idée, un mot, sachez que vos questions, tant qu'elles sont posées respectueusement, sont les bienvenues. Et que vos « erreurs », incompréhensions ou désaccords peuvent être des terrains fertiles.

Si vous avez des suggestions, des remarques, des critiques ou des idées à nous faire parvenir concernant cet atelier, sa forme, son accessibilité et son contenu nous sommes ouvert·e·x·s au dialogue. Vous pouvez passer en permanence ou nous contacter par mail/ sur les réseaux sociaux.

Nos permanences ont lieu les mardis (17h-20h) et les dimanches (16h-19h). Pour passer et recevoir l'adresse, il suffit de nous envoyer un mail ([info.bicoli@protonmail.com](mailto:info.bicoli@protonmail.com)) ou de nous contacter sur Instagram : [@bicoli\\_collective](https://www.instagram.com/bicoli_collective).

Nous espérons que cet atelier vous donnera matière à nourrir vos subjectivités personnelles et collectives !

Bicoli Collective

*\*arpentage : méthode de lecture collective issue de la culture ouvrière.*

## Liste des textes pour l'atelier d'arpentage, BICOLI – Pouvoir et Dérives IV

### ÉCOLOGIES ÉMOTIONNELLES :

- Gia Abrassart – Café Congo, un Tiers-Lieu éphémère (Occupying/creating spaces, Being Imposed Upon)
- Elsa Dorlin – Épistémologie du souci des autres et Care Négatif (Se Défendre)
- Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha – A modest proposal for a fair trade emotional labor economy (Carework)
- meenadchi – extraits de Decolonizing Non-Violent Communication
- Kai Cheng Thom, boundaries (I hope we choose love)
- meenadchi – extraits de Decolonizing Non-Violent Communication
- auteurice non-mentionné·e·x·s – Étrangère à Soi, Réflexion sur le courant du « *self-care* » (<https://fr.crimethinc.com/>)

- Kai Cheng Thom, stop letting trans girls kill ourselves (I hope we choose love)
- SÀS, Fanzine de santé communautaire Transpédégouine meufs
- Aline Bosuma W'okungu Bakili – Soldat·e·s malgré nous ! (Healing, Being Imposed Upon)
- Kai Cheng Thom, does pain make you valid (I hope we choose love)
- Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha – Prefigurative politics and Radically Accessible performance Spaces (Carework)

## **RE(PRESENT)ATIONS :**

- Gia Abrassart – Café Congo, un Tiers-Lieu éphémère (Occupying/creating spaces, Being Imposed Upon)
- Joëlle Sambé – Time to unite (Caillasses)
- Amelia Abraham – Now you don't (Queer Intentions)
- Lasseindra Ninja – Ballroom et fighting spirit (Afrotrans)
- Marine Bachelot Nguyen – Façons Indigènes (Décolonisons les arts)
- Jalil Leclair – Mon corps racisé (Décolonisons les arts)
- Rébecca Chaillon – En digestion (Décolonisons les arts)
- Dija Mambu – Representation Matters, (Representation, Being Imposed Upon)
- Charlie Fabre – Le cis gaze, en bref (à consulter sur Representrans)
- Kellyscha Delleux – Le prix à payer (Afrotrans)
- Julia Serano – Le disgenrement dans les arts (Manifeste d'une femme trans et autres textes)
- Olivier Marbœuf – Décoloniser c'est être là, décoloniser c'est fuir (Décolonisons les arts)
- Anne Wetsi Mpoma – Organiser la résistance dans les arts et la culture en contexte postcolonial belge (Art & Culture, Being Imposed Upon)
- Michaël Brisac – Floraison (Afrotrans)
- Amandine Gay – La réappropriation des moyens de production au service d'une esthétique autonome (DLA)
- Françoise Vergès – Décolonisons les arts ! Un long, difficile et passionnant combat (DLA)
- Gia Abrassart – Tiers-Lieux ou l'utopie urbaine en mouvement (Occupying/creating spaces, Being Imposed Upon)
- Joëlle Sambé – Quand les projecteurs s'éteignent (Caillasses)

**MOI** Layla  
F. Saad  
**ET LA,**  
**SUPRÉ-**  
**MATIE**  
**BLANCHE**

Je m'appelle Layla et pendant ces vingt-huit prochains jours (au moins !), je serai votre guide ; au cours de ce voyage, je vous aiderai à explorer et révéler votre relation au suprémacisme blanc. Ce livre constitue un outil antiraciste unique, conçu pour aider les détenteurs de privilèges blancs à comprendre et assumer leur complicité avec le système tyrannique de la suprématie blanche. Il doit leur permettre de se responsabiliser afin de démanteler les manifestations de ce système, à la fois en eux et au sein de leur communauté.

---

**Reconnaitre  
ses privilèges,  
combattre le  
racisme et changer  
le monde**

**ÉPOQUE  
ÉPIQUE**

# MOI ET LA, SUPRÉ- MATIE BLANCHE

**« Achetez ce livre pour vous, pour votre famille, pour vos étudiants. Ne le laissez pas de côté. Ne regardez pas ailleurs. Le temps est venu. »**

ELIZABETH GILBERT

*Traduit de l'anglais  
par Françoise Smith*

Lorsque Layla F. Saad a commencé son défi Instagram #MeAndWhiteSupremacy, elle ne se doutait pas qu'il connaîtrait un succès aussi fulgurant...

Layla y invitait les détenteurs de privilèges blancs à se pencher sur leurs pensées ou comportements racistes. Le défi a catalysé une prise de conscience mondiale chez les Blancs, qui ont commencé à s'approprier ce travail antiraciste. Ce livre en est l'approfondissement : il propose un programme de vingt-huit jours, avec des exercices et des pistes de réflexion, pour vous amener à comprendre ce qu'est le privilège blanc et comment la suprématie blanche se maintient. En nous guidant dans ce travail d'introspection, l'autrice contribue au démantèlement d'un système d'oppression. À une époque où de plus en plus de gens se demandent comment s'attaquer au racisme, Layla F. Saad répond : « Commencez en vous. Commencez par vous et la suprématie blanche. »

# Sommaire

<i>Avant-propos</i> .....	11	
PREMIÈRE PARTIE :		
Bienvenue ! Et si on se mettait au travail ?.....	15	
Quelques mots à mon sujet.....	21	
Qu'est-ce que la suprématie blanche ? .....	27	
À qui ce travail est-il destiné ?.....	31	
De quoi aurez-vous besoin pour accomplir ce travail ?....	33	
Mode d'emploi .....	37	
Bien-être, soutien et persévérance.....	39	
DEUXIÈME PARTIE : Le travail .....		43
Semaine 1 : Les fondamentaux .....	45	
Semaine 2 : Racisme anti-noirs, stéréotypes raciaux et appropriation culturelle .....	91	
Semaine 3 : Être un allié.....	139	
Semaine 4 : Pouvoir, relations et investissement .....	189	
Et maintenant ? Poursuivre le travail après J 28 .....	227	
ANNEXE		
Travailler en groupe : cercles de lecture <i>Moi et la suprématie blanche</i> .....	233	
RESSOURCES		
Glossaire .....	249	
Bibliographie .....	255	
Podcasts .....	261	
Films et documentaires .....	263	
Notes de fin .....	265	
<i>Remerciements</i> .....	271	

# Avant-propos

Par Robin DiAngelo

« C'est bon, dites-vous, j'ai compris ! Et maintenant, je fais quoi ? »

Je suis une éducatrice antiraciste blanche et c'est systématique : « Je fais quoi ? » est la question que me posent le plus fréquemment les participants blancs à la fin de mes conférences. Poser cette question peut sembler sensé dès lors que l'on s'aperçoit de sa complicité avec la suprématie blanche. Elle n'en est pas moins problématique. D'abord et avant tout, parce que je la trouve hypocrite. J'anime des ateliers d'éducation à l'antiracisme depuis vingt-cinq ans et j'ai pu constater que la plupart des Blancs ne *veulent* pas vraiment savoir comment combattre le racisme si cela doit leur coûter ou les mettre mal à l'aise.

En effet, poser cette question permet souvent d'atténuer ou d'esquiver un sentiment de malaise racial. Alors que, en tant que Blanche, le *statu quo* raciste est confortable pour moi pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, en revanche, le remettre en question ne l'est pas. C'est pourquoi une mobilisation de chaque instant et sur le long terme constitue un aspect crucial du travail que nous devons fournir en tant que Blancs. Se précipiter vers des solutions – surtout quand on vient à peine de commencer à réfléchir au problème de manière critique – revient à éluder la réflexion et le travail personnel nécessaires, et nous évite de réfléchir à notre propre complicité. En réalité, le malaise racial est *inhérent* à une véritable analyse de la suprématie blanche. En évitant ce malaise, nous protégeons le *statu quo* raciste.

En outre, nous nous sentons autorisés à rejeter l'information si nous ne pouvons obtenir les réponses simples que nous exigeons (« Elle ne nous a pas dit quoi faire ! »). Il est particulièrement arrogant d'exiger que les personnes noires, autochtones et de couleur nous les fournissent. « Fais tout le travail, prends tous les risques, je vais recueillir les fruits de ton labeur sans lever le petit doigt, et sans prendre le moindre risque personnel », disons-nous en substance. Et qu'arrive-t-il quand on n'apprécie pas les réponses obtenues parce qu'elles ne sont ni rapides ni simples et qu'elles nous dérangent ? Quand elles remettent en cause l'image d'individus ouverts, progressistes, vierges de tout conditionnement raciste que nous avons de nous-mêmes ? Les personnes noires, autochtones et de couleur en ont fait maintes fois l'expérience : quand nous ne sommes pas d'accord avec les réponses que nous avons exigées d'obtenir, nous sommes trop souvent aptes à les rejeter.

La suprématie blanche est sans doute le système social le plus complexe de ces derniers siècles. S'il suffisait d'être gentil et de continuer à sourire pour y mettre fin ! Mais ce n'est pas à coup de réponses faciles que nous y parviendrons, évidemment.

Aux Blancs qui me sollicitent, je demande à mon tour : « Comment pouvez-vous être si mal informés ? » À l'ère de Google et des réseaux sociaux, Internet regorge d'informations pour combattre le racisme, et les personnes noires, autochtones et de couleur nous disent ce dont elles ont besoin depuis très longtemps. Pourquoi ne nous sommes-nous pas renseignés par nous-mêmes jusque-là ? Pourquoi n'avons-nous pas fait de recherches sur ce thème, comme nous l'aurions fait pour n'importe quel autre sujet qui nous intéresse ? Poser ces questions aux Blancs permet de les tirer de l'apathie que, à mon avis, la plupart d'entre eux en sont venus à éprouver à l'égard de la suprématie blanche. Mais c'est aussi une question sincère. À vrai dire, si nous faisons la liste des raisons pour lesquelles nous sommes désemparés, nous obtiendrions un guide nous permettant

## AVANT-PROPOS

d'avancer. Rien dans ce guide ne serait simple ou facile à changer, mais il laisserait espérer un changement. Voici le genre de liste que nous pourrions obtenir :

- Je n'ai pas été informé sur le racisme.
- Je ne parle pas de racisme avec d'autres Blancs.
- Je ne parle pas de racisme avec les personnes de couleur de mon entourage.
- Il n'y a pas de personne de couleur dans mon entourage.
- Je ne veux pas me sentir coupable.
- Cela ne m'intéressait pas assez pour que je me renseigne.

Layla F. Saad nous propose un plan d'action pour répondre à chacun des points évoqués ci-dessus, à toutes les problématiques que j'ai soulevées, et bien d'autres. Ce livre est un cadeau, fruit de la compassion d'une femme noire exceptionnelle, prête à vous guider dans une analyse de fond de votre conditionnement racial blanc et à vous permettre de vous en libérer. *Moi et la suprématie blanche* est une nouvelle ressource extraordinaire, un acte d'amour pour les Blancs prêts à faire coïncider leurs prétendues valeurs (égalité raciale) avec leurs pratiques réelles (action antiraciste). Layla F. Saad a répondu à la question de manière claire et accessible. Désormais, dès qu'un Blanc me demandera quoi faire, je lui conseillerai, entre autres, de faire les exercices de ce livre.